

Le critique et le paillasse À Gilles

Catherine Mavrikakis

Numéro 208, mai-juin 2006

Critique de la critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2006). Le critique et le paillasse : à Gilles. *Spirale*, (208), 19–20.

LE CRITIQUE ET LE PAILLASSE

(À GILLES)

C E QUI ME semble manquer le plus tragiquement à la critique de nos jours, c'est la « *persona* » du critique, son « *biographème* » au sens barthésien, « *les détails de sa vie, ses goûts, ses inflexions* ». Le poète Pierre Ouellet, lors d'une table ronde d'écrivains organisée par l'Académie des lettres du Québec au mois de novembre dernier, relevait l'absence de style, de personnalité des intellectuels à l'heure actuelle. Le temps des penseurs singuliers à la plume ou la parole reconnaissables serait en quelque sorte révolu et il ne reste de la critique qu'un corps effacé, humble et anonyme, qui se tue à détruire en lui tout ce qu'il peut y avoir de flamboyant, de saillant, d'idiosyncrasique. Avec Ouellet, je redirai aujourd'hui sans hésiter qu'à la critique il manque une voix, des parures, des particularités, des scintillements, un ton, l'« *insaisissable grain de beauté* » de l'Albertine de Proust, qui viendraient signer de façon originale l'air du temps. Sur la scène culturelle, on n'entend rien de grandiloquent, de tragique, de grandiose ou de théâtral. Il y a peu de personnages, peu d'acteurs, peu de comédiens, peu d'artistes et encore moins de cabots. On retrouve beaucoup de textes certes critiques, souvent intéressants, mais ceux-ci semblent n'être dits par personne et se promènent tels des spectres dans les pages de nos hebdomadaires, en quête d'une âme, d'une femme ou d'un homme publics pour les clamer, les proclamer, les assumer et leur donner vie. La critique journalistique contemporaine reste une parole qui n'est pas exécutée, jouée. Elle n'est portée par aucun acteur qui la ferait exister un temps et lui donnerait une interprétation afin d'en faire un acte public.

L'écrit devient un lieu de passage entre l'intime et le social, sans que ce passage soit éloquent. La modestie, l'humilité, la justesse souvent obséquieuse de la pensée sont les valeurs que l'on vénère. On fait dans l'hommage, dans le respect, dans la commémoration des grands hommes, des figures importantes plutôt que de se permettre des propos déplacés ou d'attaquer le vivant, l'apparemment anodin, le consensuel.

Dans les journaux et revues, l'on peut circuler rapidement, puisqu'il n'y a précisément rien à voir. Combien de gens entends-je dire tous les jours que la critique est insipide dans nos quotidiens, sans que jamais personne change quelque chose à cet état de fait? Cette constatation de la mort depuis longtemps déclarée de nos journaux ne surprend plus. Elle est une

rumeur que tout le monde répète mais que personne ne veut prendre sur soi, signer, dénoncer. Celui qui se lèverait pour condamner violemment, méchamment, l'unanimité faite autour de cette impuissance consentie serait soupçonné de vouloir faire dans le sensationnalisme, l'égoïsme ou encore la provocation. On se chargerait de vite le remettre à sa place, la place de tout le monde, celle du spectateur qui participe mollement au théâtre de la culture, assis loin, bien loin de ce qui demande à être. Provoquer (« appeler » au sens étymologique) une réflexion, une réaction, une discussion, n'est-ce pas ce à quoi la critique devrait s'atteler? Ne devrait-elle pas tenter de créer des débats, de soulever quelques passions? La provocation peut être dans certaines sociétés un acte politique, voire éthique, pour reprendre le mot au nom duquel beaucoup d'articles fades sont commis.

La critique ainsi reste un art tout à fait mineur, insignifiant, neutre, calqué sur le publi-reportage. Si elle est intelligente parfois, elle se veut néanmoins foncièrement mièvre, en se félicitant ainsi d'être objective, juste. En elle, il n'y a pas de désir de créer un événement, de marquer le temps. L'acte même de lire de la critique doit être pensé comme un moment d'ennui, de communication, d'acquisition plus ou moins rapide d'informations, la longueur devenant la seule garantie du sérieux. La critique essentiellement ancillaire, au service de la diffusion du culturel, devient vite servile. Si elle joue parfois un rôle, c'est donc celui d'une soubrette soumise aux diktats ronronnants de la rentrée ou de la bienséance.

Le critique est un parvenu

Il ne m'arrive presque jamais d'ouvrir un journal afin d'y trouver la parole de tel ou tel grand critique québécois et quand je suis assez désœuvrée pour tourner les pages insignifiantes du « Cahier Livres » du *Devoir* ou encore de regarder distraitemment tout organe culturel officiel, je ne m'attache que rarement à la signature du critique et préfère me repérer sur les titres des ouvrages commentés. Les mots de la critique éthérée n'ont jamais un quelconque effet sur moi. Et en ce sens, je les soupçonne de parvenir ainsi à leur but très avoué. Il s'agit de ne produire aucun sentiment, aucun affect, ni de susciter en moi une étincelle d'intelligence. Durant mes rares lectures d'articles, j'opine du

bonnet sans conviction, et puis je passe au cahier « Voyages ». La critique s'en tient à me dire quelque chose d'exact, de convenable, d'honnête, à porter un jugement plus ou moins fondé et à se cantonner dans son absence, dans son retrait du monde, dans un quant-à-soi satisfait. Je n'ai aucunement l'impression d'avoir accès à une vision du monde portée par un intellectuel engagé ou tout simplement là.

On dirait que la critique en ce moment ne veut pas prendre le risque de la parole improvisée. Il n'aura pas le courage de se tromper, de cafouiller. Il préférera toujours habiter le lieu de son sérieux le plus frigidité plutôt que de faire une bourde. La critique refuse la place du « polémiqueux », il ne soutient aucun combat, et ne peut incarner l'odieux devoir de dire, le risque de se planter, voire éthique, pour reprendre le mot de trop ou encore un mot injuste. Son surmoi prend toute la place. Dans ce monde de la mesure, la classe sociale joue certainement un rôle. L'« élite » parvenue qui a accédé au savoir et au pouvoir, et dont la famille était souvent inculte ou sans habitude du livre, se doit de donner dans le très sérieux, dans l'austérité de la pensée. Le critique, l'intellectuel, le professeur d'université aujourd'hui a quelque chose d'un bourgeois gentilhomme qui s'ignore alors qu'il croit être un esprit scientifique, juste, rigoureux, moral. Personne ne veut jouer au dandy ou encore au clown de la presse, au bouffon télévisuel. On laisse cela aux gens qui sont restés ignorants, à la « populace inculte » qui, elle, ne se privera pas de la théâtralité hargneuse, de la haine diffusée à la radio ou ailleurs. André Arthur, le docteur Mailloux et autres zigotos médiatiques ne se privent pas de faire du barouf sur la place publique et ne trouvent personne d'intelligent pour leur répondre. Qui veut discuter avec le peuple? Le critique actuel, l'intellectuel, préférera toujours rester au-dessus de la mêlée pour décrire ce qui se passe. Le discours des élites, ici, ne se trompe pas, ne se salit pas. Il lui faut rester pur.

Ce qui me semble manquer cruellement à la critique québécoise actuelle, c'est Karl Kraus, « le grand prêtre de la vérité » comme l'appelait le poète Trakl. Kraus, intellectuel et critique autrichien de la première moitié du vingtième siècle, n'hésitait pas à se poser en instance de jugement. Il créa une revue, *Die Fackel*, qu'il publia sans interruption de 1899 à sa mort en 1936. Or, à partir de 1912, Kraus devient grâce à

un héritage le seul éditeur, le seul propriétaire et le seul auteur de la revue. Sans même penser à la question de l'argent, pourrions-nous simplement accepter l'idée d'une revue faite par un seul homme? N'y trouverions-nous pas quelque manque d'objectivité flagrant et ne préférierions-nous pas l'« indépendance » dérisoire des médias actuels? Kraus était devenu le juge de la vie intellectuelle autrichienne, une instance justicière, « *la loi ardente* ».

De la bouffonnerie de Kraus qui, de 1912 à 1926, fit plus de sept cents lectures publiques où il mettait à mort symboliquement, en les fustigeant et citant, des écrivains et intellectuels célèbres, nous ne voudrions pas. Kraus durant ces conférences lisait tout haut ses textes et ceux de ses contemporains, imitait les voix des personnages et chantait des textes d'Hoffmann mis en opéra en créant un véritable *happening*, un théâtre de la voix qui devenait le prolongement de son journal. Si Kraus fut vu par Canetti entre autres, ou par Musil, comme un « *dictateur intellectuel* », un « *artiste dans l'excès* », qui exerçait une fascination un peu malsaine sur les foules, il n'en reste pas moins que Kraus était capable de sortir d'une réserve très intellectuelle et de se donner en pâture à ses détracteurs en giflant ses ennemis.

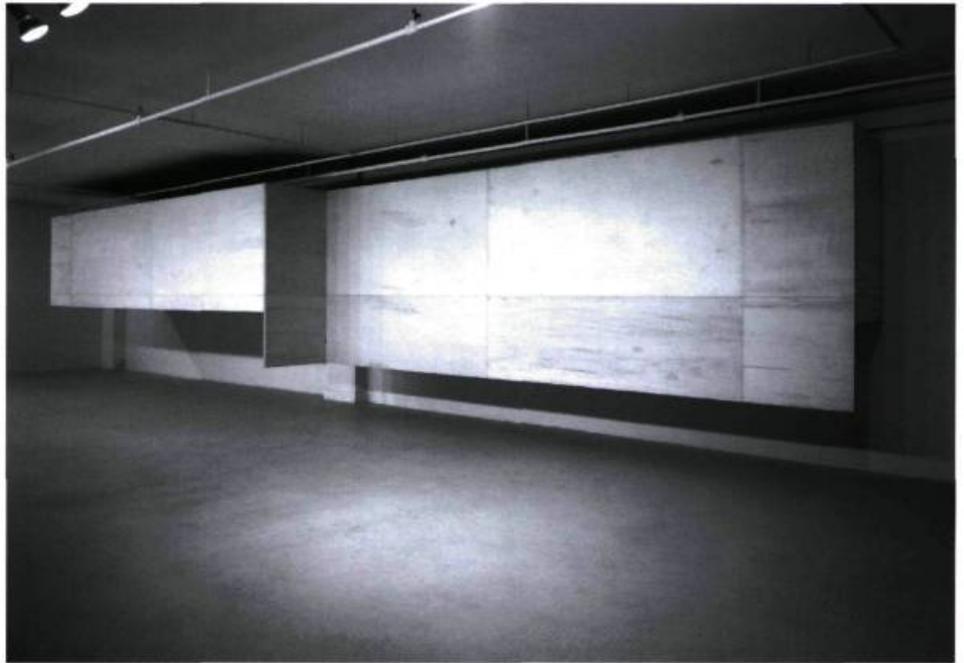
Une importante partie du travail de Kraus a consisté à lire attentivement la presse de son temps. Il en démontait le mécanisme avec rigueur et force mais aussi avec démesure et en faisant grand bruit.

Dans l'univers morose que composent les journaux, les revues et les cahiers culturels à l'heure actuelle, les intellectuels refusent de faire les fous du roi ou les idiots de l'ordre établi. Certains individus se trouvent à jouer à eux seuls toute la tragédie culturelle. Ils sont bien sûr détestés, réduits au silence, condamnés à une certaine pauvreté, traités de guignols, de traîtres ou d'insupportables salauds. Robert Lévesque, pour moi, est de ceux que la critique actuelle a décidé d'anéantir. De ce genre de prise de parole, on ne veut pas et on a eu vite fait d'empêcher Lévesque de prendre l'envol qu'il méritait. Il a accepté d'être un clown, triste maintenant, à qui l'on fout de grands coups de pied et qui continue néanmoins de mordre. Robert Lévesque est un fâcheux, un emmerdeur, un casse-pieds et cela franchement choque notre bon goût critique, notre sens si poussé de la rigueur.

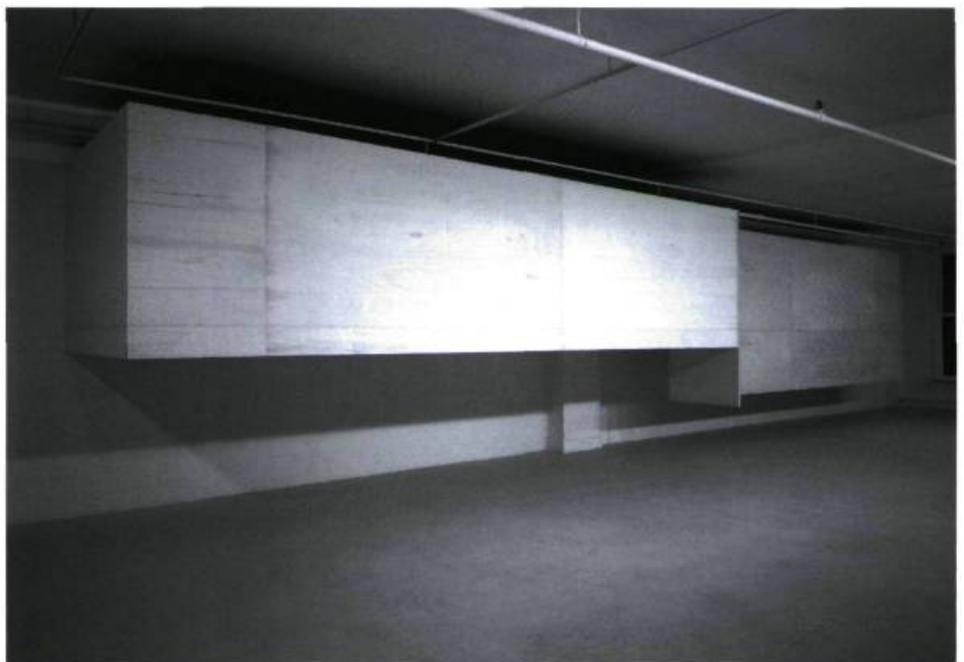
Des Karl Kraus, nous n'en avons pas ici et nous n'en méritons pas. Nous voulons une critique de parvenus, une critique à l'image de nos quotidiens et de nos revues, un truc bon chic, bon genre qui nous permettra d'oublier nos origines et voilà... Nous sommes bien servis.

C'est ce que je dirai ici, par souci de vérité et par provocation.

Catherine Mavrikakis



Alexandre David, *Deux vues d'ensemble* (1^{re} œuvre), 2004, bois-contreplaqué.
200 × 1128 × 183 cm. Exposition à la galerie B-312 à Montréal en 2004



Alexandre David, *Deux vues d'ensemble* (1^{re} œuvre), 2004, bois-contreplaqué.
200 × 1128 × 183 cm. Exposition à la galerie B-312 à Montréal en 2004